

LA PIERRE MEULIÈRE

Frédéric Jésus

Parfois, la nuit, dans le silence des cauchemars, me revient l'image de mes doigts violacés, plantés dans les entrailles de la pierre meulière. Collé au mur tel un insecte, entre étoiles et béton, je transpire de tout mon corps dans l'air glacé de février ; et sous la lumière nauséuse des lampes de surveillance, mon souffle s'enfuit en un pointillé haletant de petits nuages oranges...

Alors, je me réveille et, les yeux grands ouverts, je scrute l'extrême-fond de l'obscurité en attendant l'aube...

Le regard du prisonnier sans cesse se cogne au mur. Pendant de longs mois, c'est sur celui de la prison fédérale de S. que, de derrière la fenêtre, vint s'accrocher le mien.

Chaque matin suit son ciel, mais je n'en guettais que les moineaux se posant sur la crête de ce mur, comme pour transmettre des messages de part et d'autre. Je me sentais moi-même oiseau, mais aux ailes tronquées, et sans tremplin possible. Je me sentais lierre, aussi, et je souhaitais qu'il en pousse de larges nappes qui me serviraient de corde. Mais le lierre ne poussa pas.

Les idées du prisonnier, dit-on également, s'arrête à la porte. Mais inutile de songer à celles de la prison fédérale de S., étant donnée la concentration particulière d'uniformes en leurs parages. Il ne me restait que le mur. L'escalade. Et l'escapade...

Il y a plusieurs mois - mais je ne compte plus les mois - je me décidais enfin. Et, par un soir glacé de février, je profitais de ce que l'on rassemblait la vaisselle sale et les restes du souper pour me glisser dehors. Il faisait déjà nuit ; sous les étoiles, le mur baignait dans le halo des lampes de surveillance.

Je tâtais dans la poche de ma veste le couteau, la fourchette et la cuiller que j'avais dissimulés et que chacun de mes pas faisait cliqueter. Mon plan consistait à utiliser ces couverts comme des crampons que je planterais dans les quelques entailles suffisamment profondes de la pierre.

Je m'approchai. Le mur s'élevait d'environ cinq mètres au-dessus de moi, d'après les nombreuses évaluations auxquelles je m'étais livré aux phases les plus extrêmes de ma méditation. Je respirai de profondes bouffées d'air pur et glacé, et les étoiles avec. Prétendre que je n'ai rien ressenti à ce moment précis qui ressemble à de la peur n'est qu'à peine exact : j'étais à ce point déterminé que je savais parfaitement qu'il risquait de m'en coûter cher - plus cher - si je venais à échouer.

Sans plus attendre, je plantai le couteau dans une encoche du ciment, à hauteur de poitrine, puis la cuiller plus à gauche, et légèrement recourbée, à la hauteur de mon bras levé. Je vérifiai prudemment la solidité de l'ensemble, puis, d'un coup de reins je quittai le sol et me hissai.

Mon pied droit se crispa sur le manche du couteau, mon pied gauche colla à la cuiller, pendant que, de ma main gauche je cherchai à agripper la pierre et, de la droite, à planter solidement la

fourchette. C'est alors que je réalisai, non sans colère contre moi-même, à quel point mon évasion avait été impulsivement décidée. J'aurais dû préparer mon plan avec plus de soin, m'assurer un matériel moins dérisoire. Peut-être fut-ce sous l'influence de cette colère, toujours est-il que je réussis à me hisser par la fourchette, après avoir récupéré le couteau resté sous mon pied droit et être remonté le planter dans la meulière. L'ensemble de la manœuvre était précaire, et je m'y écorchais abondamment, mais je pus la répéter à deux reprises.

Les couverts commençaient à se tordre sans appel lorsqu'enfin je sentis à bout de doigt ce qu'à vue d'œil j'avais tant appelé : ma paume accrochait le rebord supérieur du mur, y découvrant des morceaux de pierre aigus, mais aussi de petites feuilles de lierre naissant, mais aussi des fientes séchées d'oiseaux.

Un dernier effort me laissa pantelant, mais solidement juché, à califourchon, sur le mur. Il n'y avait pas de gardien en vue dans la cour intérieure de la prison, mais des grilles, et des gouttières et leurs ombres sur un béton blafard et uniforme. De l'autre côté, la ville clignotait sous le ciel percé d'étoiles. Une image, ancienne sans doute, s'imposa alors à mon esprit, celle d'un couple triste figé sous un parapluie devant la vitrine d'un marchand de chaussures. Je percevais au fond de leur concupiscence rationnée une invite à l'effritement, un laissez-passer pour le néant, comme si leur sort était de rester là, pétrifiés, promis au laminage des ans, comme si leur vie se nourrissait de subir le cycle alternatif des modèles d'hiver et des modèles d'été, comme s'il était inéluctable de garder les pieds dans la flaque. Et derrière eux, un feu de circulation hésitant sans fin entre le rouge et le vert triait une foule d'ahuris, d'ex-condamnés à mort, de lecteurs de journaux de droite et de lecteurs de journaux de gauche, de mutilés de la prochaine guerre et d'assassins de la dernière, une foule de couples gris et jaunes traînant des cartons de chaussures et des sacs en plastique.

Mais ce soir-là, du haut du mur, je n'assistais qu'au spectacle d'un quartier désert jonché de voitures vides à perte de trottoirs, et d'immeuble aux fenêtres agitées d'une même lueur télévisée.

C'était sans aucune nostalgie que je quittais ce monde clôturé dans le rituel de son quotidien, cette ville fermée à tous les rêves ; jamais autant qu'à ce moment précis je ne désirais vivre - et mourir - à la prison. J'avais trop attendu ; à le considérer en soupirant par la fenêtre du salon, j'étais resté trop longtemps au pied du mur. Mais j'étais maintenant parvenu au sommet, et je pouvais contempler ce lieu où je venais me réfugier et, surtout, me retrouver. A l'espace infini où les paroles ne cessent de se couper, je préférais l'infini du temps nourrissant un silence que plus rien ne viendrait briser. J'aspirais de tout mon être au luxe inouï d'une existence inerte, à peine rythmée par les repas distribués par l'administration pénitentiaire, et consacrée à la pure écoute de la lumière, des étoiles et de mon souffle, qui jamais ne les affecte.

Au diable mes collègues de bureau, leurs impôts, leurs traites de crédit et leur dernière voiture ; au diable le métro et le bus, les regards glauques de six heures du matin et ceux de six heures du soir ; au diable ma femme et son régime faible en calories, ma maîtresse et son mari ; au diable mon fils et sa passion pour le football, ma fille et ses maquillages clandestins ; au diable le petit dernier qui suit mal à l'école ; au diable mon veuf de beau-père réfugié chez nous et qui, à moitié sourd, se croit autorisé à faire hurler la télévision.

Au diable ce baignoire de l'ennui ! Je ricanais, perché sur mon mur, au souvenir de la vaisselle que l'on débarrassait pendant que je m'évadais par la porte du jardin. Personne ne saurait rien, ne comprendrait rien, n'imaginerait rien et c'était mieux ainsi : je passais de mon incognito à leur oubli.

Un bruit métallique, au-dessous de moi, me fit sursauter ; je me plaquais contre la pierre. Un gardien traversait la cour de la prison, jurant contre le bidon sur lequel il venait de trébucher. Il disparut par une porte du fond donnant sur ce qui semblait être le bâtiment central. Je repérais la porte, qu'il n'avait pas refermée à clé, et je jugeais que je pouvais tenter par là une discrète intrusion.

Mais il s'agissait tout d'abord de redescendre. J'avisais à ma gauche un endroit où le mur formait un angle et présentait plusieurs encoches à sa moitié supérieure. Bien qu'il fût crûment exposé à la lumière jaune des lampes, ce recoin était relativement praticable ; parvenu à mi-hauteur, il me faudrait alors probablement sauter.

Je tendais l'oreille. Rien. Pas un bruit, sinon celui d'un train déjà lointain, ne venait troubler le silence. Mon cœur battait violemment. Il allait falloir faire vite. Je progressai à genoux vers l'angle du mur, puis, sans même un dernier regard pour la ville, je me coulai à l'intérieur, posant le bout du pied sur la première encoche. J'amorçais prudemment la descente. Je sentais les gouttes de sueur rouler sur mon front, sous mes bras. La tension de mes muscles semblait contraster avec le calme qui s'immisçait peu à peu dans mon esprit. Mes doigts écorchés s'agrippaient à la pierre. J'aspirais de longues bouffées et assurais chacune de mes prises avant d'en chercher une nouvelle.

C'est à l'instant précis où je me comparais en souriant à un insecte qu'une porte claquée transforma la situation en cauchemar. Collé au mur, en pleine lumière, ne pouvant guère tourner la tête pour voir, j'entendis des pas se rapprocher peu à peu de moi, et s'arrêter. On traîna le bidon – du moins je l'imaginai – puis les pas semblèrent s'éloigner, mais s'arrêtèrent encore. Il y eut une sourde exclamation, quelque chose comme : « Bon sang ! », et le claquement précipité des talons courant dans ma direction.

Je sentis un vide effroyable se faire en moi. En baissant les yeux, j'aperçus le gardien, celui-là même que j'avais vu passer quelques minutes auparavant : rouge et tuméfié, avec un nez comme un vieux champignon, il me considérait d'un air ahuri. « Eh, toi ! » beugla-t-il. « Qu'est-ce que tu fous là ? »

Rien à répondre. Coincé, j'étais coincé. Et à trois mètres du sol, trois mètres du but !... Le type allait donner l'alerte. On allait me saisir, m'interroger. Comment expliquer ? Expliquer quoi ? On me prendrait pour un fou, ou, pire, on me jetterait dehors avec une amende et le cadavre de mes espoirs.

« Je te parle » insistait l'autre. Je n'avais pas le temps de réfléchir : je sautai. Du haut des trois mètres où il m'avait surpris, je sautai droit sur lui, à pieds joints. Je sentis son corps s'effondrer sous moi et, au moment où son crâne heurtait le béton avec un bruit mat, je perçus une vive douleur à la cheville.

Au spectacle de cet homme étendu de tout son long près de moi, râlant, du sang plein la bouche, je fus saisi d'une inutile envie de vomir. Je tentais de me relever, de fuir loin de ce cauchemar, mais en

vain : ma cheville, foulée ou brisée, me l'interdisait. Des larmes dans les yeux, je fixais ce sol où j'étais venu me perdre pour avoir cherché à me trouver.

Je dus m'évanouir, car il me reste de la suite des souvenirs confus. Je ne me réveillai que pour recevoir une piqûre qui me replongea hors-conscience, me laissant à peine le temps de réaliser que j'étais étendu sur un lit dans une pièce vide, ce qui me parut plus ou moins apaisant, et que mon pied était brûlant, ce qu'il était préférable d'oublier. Plus tard, on me donna à manger, on vint me poser des questions et on m'examina (des médecins sans doute). On renouvelait les piqûres et je ne me souviens que d'avoir dormi sans rêves. Plus tard, on me fit régulièrement avaler des comprimés et je passais quelques journées de plus, assis sur mon lit dans cette pièce aux murs nus. On m'apportait des plateaux pour les repas. Un médecin venait de temps en temps tâter ma cheville. Puis on me présenta un avocat qui me parla longuement, sans rien me demander, et puis qui disparut, sa serviette noire sous le bras.

Au procès, je somnolais à moitié sous l'effet des cachets. La notion d'être coupable ou non m'indifférait à ce point que seule une sourde angoisse, me pinçant chaque fois que l'on évoquait un verdict possible, réussissait à me maintenir éveillé. Suffisamment en tout cas pour entendre mon avocat parler de légitime défense, et le procureur qui semblait tellement m'en vouloir, de l'autre côté du président, m'accuser de préméditation. Un psychiatre, en qui je reconnus l'un des hommes venus me poser des questions, suggéra pour sa part l'irresponsabilité.

Le verdict devait être rendu le lendemain et on me reconduisit dans ma chambre. Cette nuit-là, malgré les médicaments, je ne pus trouver le sommeil. Je redoutais la cruauté d'une sentence qui ne tiendrait compte que de mon incapacité à justifier des faits, de ma lassitude à témoigner de mes sentiments et, finalement, du silence complaisant pour les palabres des spécialistes que j'avais gardé pendant le procès.

Et le lendemain, après lecture des formalités et des chefs d'accusation, c'est debout, appuyé sur une canne et les yeux brûlés par l'insomnie, que je recevais comme un coup de massue le résultat des délibérations, ânonné par le président de la Cour : on me reconnaissait coupable d'homicide avec préméditation, en vertu de quoi j'étais condamné à la remise en liberté, et ceci à perpétuité...

Je retrouvais les miens qui m'attendaient à la sortie de la prison. Ils me ramenèrent jusqu'à la maison, et m'encouragèrent à retourner au bureau. Ils ne me posèrent aucune question et la vie ne connut pour eux aucune modification. Peu à peu, bien sûr, je me pris à les imiter. Maintenant, pour chacun de nous, les journées continuent de s'écouler, rituelles, intemporelles, anesthésiées.

Mais parfois, la nuit, dans le silence de mes cauchemars, me revient avec insistance le souvenir de mon corps en sueur collé à la pierre meulière, comme à celui d'une femme qui sans cesse me refuserait.

Alors, je me réveille et, les yeux grands ouverts, je scrute l'extrême-fond des ténèbres, et j'attends...

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES
La pierre meulière - 1979

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur. Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0267-5